

Faut-il encore être bilingue?

Entre les francophones et la langue de Vondel, il y a toujours eu un franc désamour. Mais désormais, cette rupture est réciproque: de moins en moins de Flamands parlent le français. Et si l'anglais était devenu notre vraie langue "nationale"? - Texte: Rafal Naczyk -

La fièvre monte dans le couloir. Au terme d'une sélection intense – près de sept épreuves dont une à l'étranger –, les jeunes diplômés s'apprentent à faire leurs premiers pas dans la multinationale. C'est la dernière ligne droite. L'épreuve ultime. Celle qui départagera les costards-cravates de la Vlerick et de l'UGent des jeans de HEC Liège et de la Solvay Brussels School. Pour autant, les candidats doivent s'armer de courage et de détermination: ils sont une cinquantaine et les jobs sont... beaucoup moins nombreux.

Arrive l'instant décisif. Benjamin frappe à la porte, il entre dans le bureau, rejoint le Top Manager et lui serre la main. À cet instant, il ne le sait pas encore, mais a déjà quasi gagné. C'est une loi immuable des entretiens d'embauche: les mots restent des mots, les explications des explications et les promesses des promesses. Seul compte le résultat. Et... la première impression. "*Dag Meneer, on vous a observé... Vous étiez le seul à parler français aux francophones et néerlandais aux Flamands. Vous êtes embauché, parce que vous êtes devenu une exception!*", lâche le CEO.

Comme Benjamin, ils sont des milliers chaque année à partir à la conquête du marché de l'emploi. Et chaque année, ils sont des milliers à se faire recalier... pour une simple raison: ils ne parlent pas le flamand. Car si la Belgique a eu ses bilingues, ils n'étaient que Flamands. Le Wallon, lui, a toujours calé net. Se frotter au néerlandais? Très peu pour lui. Il n'en pipe pas un mot et ne voit aucun intérêt à apprendre une langue qu'il persiste à considérer comme de seconde zone.

Résultat: non seulement les Flamands décrochent souvent les meilleures places au niveau national mais dirigent aussi à peu près toutes les grandes sociétés publiques et privées du pays. Aujourd'hui, pourtant, si le bilinguisme est courant, il se présente comme une maîtrise de la langue maternelle et de l'anglais et non plus des deux langues nationales. En cinq ans, la proportion des francophones parlant le néerlandais serait ainsi descendue de 30%, et l'on observe exactement la même tendance par rapport aux néer-

→ landophones maîtrisant le français. Du coup, faut-il encore être bilingue pour réussir? Ou, au contraire, le bilinguisme national est-il réservé aux emplois moyens ou bas de gamme, les hauts de gamme ayant opté pour l'anglais?

Pas si vite. Plus que le diplôme, la seconde langue nationale reste 'the licence to play'. Le ticket pour l'emploi. À Bruxelles plus qu'ailleurs, mais en Wallonie aussi. "*Les profils bilingues ont toujours été difficiles à mobiliser, mais depuis quelques années, ils deviennent encore plus rares. Résultat: vous avez des centaines d'entreprises qui ne parviennent pas à recruter. Alors qu'il y a des jobs en or à la clé*", constate amèrement Olivier Dufour, directeur du cabinet de recrutement Michael Page.

Quand les chercheurs d'emploi pratiquent une autre langue, c'est le plus souvent l'anglais. À tout le moins le minimum syndical. C'est le cas pour un quart des demandeurs d'emploi du Forem, en Wallonie. Par contraste, seulement un sur dix s'en sort avec le néerlandais. À Bruxelles aussi, ils sont de moins en moins bilingues et plus anglophones que jamais. En 2003, 40,2% des Bruxellois parlaient encore le néerlandais avec un niveau "bon à excellent" grâce au fait que le néerlandais figurait parmi leurs matières scolaires. En 2013, ils n'étaient plus que 25,1 %... Désormais, parmi les chercheurs d'emploi d'Actiris, à peine 7,5 % affirment disposer d'une bonne connaissance de l'autre langue nationale, alors que c'est la langue étrangère la plus demandée. Alors que 35,5 % d'entre eux déclarent posséder une connaissance moyenne de l'anglais.

“Les profils bilingues ont toujours été difficiles à mobiliser. Les sociétés ont du mal à recruter. Résultat: des jobs en or à la clé...”

La faute à un certain type d'enseignement. N'en déplaise à Laurette Onkelinx, qui promettait, en 1996, que les élèves francophones seront "tous bilingues au sortir du secondaire en 2001", vingt ans plus tard, la prédiction s'est inversée en Wallonie. Chaque année, le néerlandais comme première langue perd du terrain par rapport à l'anglais. Selon une enquête de La Libre, alors qu'en 2010, 49% des élèves wallons du secondaire étudiaient le néerlandais en tant que première langue moderne, ils n'étaient plus que 46,9% à le faire en 2014. Dans le même temps, l'enseignement de l'anglais faisait un bond de 31 à 35,2%. L'allemand restait à la traîne avec 1,3%, et 16,7% des élèves ne suivaient pas de première langue moderne.

"L'anglais a pris le dessus dans l'enseignement, mais pas sur le marché de l'emploi, nuance Olivier Dufour. "Seulement, l'anglais ne vient pas compenser la mauvaise connaissance d'une langue nationale... D'ailleurs, si les employeurs ont besoin d'anglophones, ils auront tendance à embaucher des 'native speakers'. Par contre, il est affligeant de constater que les entreprises choisissent souvent d'abord des navetteurs et seulement ensuite des Bruxellois, tout simplement parce que ces derniers ne parlent pas suffisamment néerlandais. Cela a son importance quand on sait que la Région compte 95.000 chômeurs et qu'un jeune Bruxellois sur quatre est au chômage."

Mais de l'autre côté de la frontière linguistique, la réalité n'est pas si différente. *"Comme on n'arrive plus à recruter de bilingues à Bruxelles, on démarche depuis plusieurs mois dans le Brabant flamand, confie Sophie Monteyne-Jadou, HR Business Partner d'Axa Assistance. "Et c'est un vrai cauchemar: non seulement les Flamands ne veulent plus venir travailler à Bruxelles, mais presque aucun d'entre eux n'a la base suffisante du français pour travailler dans nos call-centers. Par contre, ils sont tous bilingues, mais néerlandais-anglais."*

En région bruxelloise, la situation linguistique s'est tellement dégradée qu'Actiris a lancé une immense campagne de sensibilisation pour encourager les chercheurs d'emploi à apprendre le néerlandais... à la VDAB (l'office de l'emploi flamand).

Des spots publicitaires invitent les chercheurs d'emploi à apprendre le néerlandais avec Vincent Kompany sur le site "japprendsleflamandavecvincent.brussels". *"Moi-même, je n'étais pas bilingue au sortir du secondaire. J'ai dû prendre des cours intensifs, sans quoi je n'aurais jamais obtenu de poste managérial", confie Grégor Chapelle, directeur général de l'Office bruxellois de l'emploi, qui souligne que 90% des demandeurs d'emploi à Bruxelles sont des unilingues francophones. "Or, dans une économie de services comme la nôtre, où l'essentiel se joue par les contacts directs et la communication, la connaissance du néerlandais*

est essentielle. Mais seulement un chercheur d'emploi sur cinq a des connaissances moyennes." Il existe un tas de formations gratuites pour y remédier. *"Les employeurs proposent souvent une offre de service pour les accompagner et améliorer les connaissances de la langue", explique Grégor Chapelle. Mais à l'usage, la plupart se montrent moins tolérants: pas de notions de base en néerlandais, pas d'emploi.*

Sonia, ancienne chargée de recrutement au sein d'une société d'intérim à Liège, a fait elle-même l'amère expérience de sa méconnaissance du néerlandais: *"Confrontée à la barrière linguistique, je n'ai pas réussi à retrouver un emploi. Même pour des jobs à Charleroi, les employeurs n'engagent que des profils bilingues"*. Comme elle, les travailleurs belges se voient chaque jour soumis à l'exigence d'une maîtrise parfaite des deux principales langues officielles du pays. Car les recruteurs ne s'en cachent pas: à qualification égale, ils préfèrent une personne bilingue à une autre qui ne l'est pas. Pas étonnant, puisqu'une majorité des offres pour des fonctions critiques (58%) requièrent des compétences linguistiques, autres que le français.

Seulement, cela fait longtemps qu'un double déséquilibre est apparu en Belgique. D'une part, depuis le déclin des industries traditionnelles en Wallonie dans la seconde moitié du XXe siècle, la Flandre est devenue la principale région pourvoyeuse d'emplois. En 2016, 16.669 offres d'emploi flamandes ont même trouvé preneur en Wallonie. C'est près de 3.000 de plus qu'en 2014, où ce nombre s'élevait à 13.498. D'autre part, l'image du francophone "nul en langues" et du néerlandophone polyglotte reste bel et bien vivace aux yeux des employeurs. *"En période de rarefaction d'offres d'emploi, les exigences linguistiques des employeurs augmentent"*, souligne un analyste du marché du travail chez Actiris. Pour certaines fonctions, on utilisera même le bilinguisme comme une forme cachée de discrimination à l'embauche... ✖ →



La "dictature" de l'anglais

Le modèle bilingue est mis sous pression par l'anglais, l'arabe, l'espagnol et même le mandarin.

Le bilinguisme national s'érode et ce n'est pas tellement étonnant", grimace Victor Ginsburgh, professeur émérite à l'ULB. "Au plan socio-culturel, on ne présente jamais les Flamands sous un jour valeureux. Leur langue est jugée inutile, car peu parlée ailleurs. C'est là l'image déplorable qu'ont la plupart des élèves francophones", explique ce spécialiste.

Le professeur Alex Vanneste, de l'Université d'Anvers, constate le même phénomène en Flandre, où il voit les connaissances du français reculer depuis trente ans face à la "dictature" de l'anglais. "Pour asseoir leur attractivité internationale, la plupart des universités flamandes ont choisi de donner plus de cours en anglais. Résultat: la jeune génération de Flamands ne parle presque plus le français. La seconde langue en Flandre, c'est l'anglais."

Passé le Zwin, aux Pays-Bas, on constate la même évolution: "Les Hollandais ont toujours été plus polyglottes que les Belges. Mais l'usage de l'anglais y prend désormais des proportions encore plus importantes que chez nous", observe Victor Ginsburgh. "Septante-sept pourcents des Hollandais parlent l'anglais. 57% parlent l'allemand et 19% parlent le français. À ce rythme, il n'est donc pas impossible que le néerlandais disparaisse dans les trente prochaines années... À la seule différence que les Hollandais s'en fichent: ils sont moins nationalistes linguistiques que les Flamands."

Mais l'anglais n'a pas plus de vertus économiques qu'une autre langue, tempère Victor Ginsburgh. "Comme pour le latin, le supposé universalisme de l'anglais ne va pas durer. Malgré son omniprésence sur les écrans, il disparaît déjà aux États-Unis, au profit de l'espagnol. Nous avons réalisé plusieurs simulations. Et le constat est sans appel: les langues suivent toujours le commerce. Si l'Europe échange davantage de biens avec les pays arabes, la Chine et l'Amérique du Sud, demain, nous ne parlerons plus anglais mais espagnol, arabe et mandarin."

Régions linguistiques, la vérité

C'est un Flamand qui nous le dit, le néerlandais est vraiment très difficile à apprendre.

Wouter Verschelden
Journaliste, auteur de
Het merk België.

Reconnu en Flandre comme une autorité sur le plan du marketing politique, le journaliste Wouter Verschelden a publié avec Jan Callebaut *Het merk België* (la marque Belgique). Il nous livre quelques vérités linguistiques qui tranchent avec les clichés en vigueur.

Les Wallons n'ont jamais aimé le néerlandais. Mais comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de Flamands qui apprennent le français?

WOUTER VERSCHULDEN — Je ne crois pas que ce soit un choix politique ou identitaire. Depuis des années, en Flandre, presque tous les films sont diffusés en V.O. avec sous-titres. Donc en anglais. À l'ère numérique, Youtube et l'anglais dominent la culture populaire. Le français n'a plus l'aura internationale qu'on lui donnait dans le passé. D'ailleurs, il n'est plus obligatoire dans l'enseignement flamand. Le danger, c'est qu'à l'avenir les Belges ne consomment de médias francophones ni néerlandophones.

À ce rythme, vous n'avez pas peur que le néerlandais finisse par disparaître?

Le même débat a lieu aux Pays-Bas, où la majorité des cours universitaires sont donnés en anglais. Pour la "Génération Erasmus", la langue est l'anglais. Si on tend vers une Europe unie, il est normal qu'on s'anglicise sur le long terme. Ce constat, je le fais aussi dans ma rédaction. Nous sommes un média numérique avec une équipe bilingue. Mais en réunion de rédaction, notre langue commune c'est l'anglais.

Vous en voulez aux Wallons de ne pas apprendre votre langue?

Non, absolument pas. Je suis convaincu que les cultures bilingues sont un atout. Elles donnent aussi un sérieux push économique... Mais le néerlandais est vraiment difficile à apprendre, même pour les anglophones. J'en ai fait l'expérience avec un employé canadien qui voulait vraiment apprendre le néerlandais. Il n'y est jamais arrivé. Mais en tant qu'employeur, ma vision est simple: on est toujours plus efficace dans sa langue maternelle. Je n'exige donc pas de mes collaborateurs qu'ils pratiquent le néerlandais.

Et qu'en est-il des Bruxellois dans ce va-et-vient linguistique?

Beaucoup de familles francophones habitant Bruxelles ou la périphérie envoient leurs enfants dans des écoles flamandes, parce que c'est devenu la meilleure garantie de décrocher un emploi dans la capitale. Trois groupes linguistiques sont en train de

se former: d'un côté, des Flamands dont le français est très moyen, de l'autre des francophones peu éduqués qui ne connaissent pas le néerlandais et enfin des francophones éduqués qui sont bilingues. Et ça aussi, c'est nouveau. *

Het merk België, Jan Callebaut et Wouter Verschelden, Éditions Manteau, 144 p. →

Les langues de l'emploi

A Bruxelles, 53% des offres d'emploi reçues par Actiris requièrent des exigences linguistiques autres que le français. Parmi ces 53%, 60% réclament le néerlandais. Soit un total de 43% des offres d'emploi qui nécessitent des connaissances dans la langue de Vondel. En Wallonie, seules 18,5% des offres d'emploi du Forem exigent du

candidat au poste qu'il parle au moins une autre langue que le français. Mais près de 36% des opportunités d'emploi qui concernent les diplômés du supérieur réclament la maîtrise d'au moins une langue étrangère: le néerlandais dans 63,5% des cas, l'anglais dans 50,8% des cas. Plus de 80% des offres d'emploi réclament pas la maîtrise d'une langue étrangère.

L'enseignement en immersion est-il le pari gagnant?

En Belgique francophone, l'enseignement en immersion connaît un immense regain d'intérêt. Tous niveaux confondus, plus de 35.000 élèves avaient fait le choix de l'immersion lors de l'année 2016-2017. Pourquoi? Et est-ce vraiment la formule miracle?

A chaque fois qu'elle reçoit des parents, la directrice de l'école 6 de Molenbeek a droit à la même question: l'apprentissage précoce d'une deuxième langue ne risque-t-il pas de compliquer celui de la langue maternelle? Les vieilles croyances ont la peau dure. "C'est un argument de psychologues d'il y a cinquante ans!", s'exclame Victor Ginsburgh, professeur émérite à l'ULB. Une multitude d'études scientifiques ont, depuis, cassé le mythe. "Le cerveau d'un enfant est parfaitement équipé pour apprendre deux langues", garantit Philippe Hilgsmann, doyen de la Faculté de philosophie, arts et lettres de l'UCL. Le bilinguisme ne crée pas de difficultés. Au contraire. Il a été démontré que les enfants bilingues se révèlent plus performants pour la réalisation de tâches qui nécessitent de l'attention.

Du coup, pourquoi ne pas se frotter à Shakespeare ou Vondel dès le plus jeune âge? Conscients qu'"avoir les langues" sera un atout non négligeable pour l'avenir professionnel de leurs rejetons, les parents sont de plus en plus nombreux à manifester leur intérêt pour l'apprentissage en immersion. Une tendance également confirmée par les chiffres: 3.597 élèves ont fréquenté des classes d'immersion en maternelle au cours de l'année scolaire 2016-2017. Ils étaient cinq fois plus nombreux dans le primaire: 18.950 sur 323.835 élèves inscrits l'an dernier, dont 13.491 en néerlandais, 4.490 en anglais et 969 en allemand. Pour les secondaires, on est passé de 5.987 élèves inscrits en immersion en 2008 à 12.544 l'an dernier.

D'où vient ce succès? Essentiellement des limites de l'approche pédagogique du néerlandais, dans l'enseignement traditionnel. "Apprendre une langue à coup de listes de vocabulaire, de syllabi et de documents sonores est peu productif. On en a presque tous la triste expérience", explique Eloy →

→ Romero-Munoz, chargé de recherche à la Haute École Francisco Ferrer. *“Malheureusement, les profs insistent trop régulièrement sur la perfection et l'exactitude grammaticale jusqu'à l'asphyxie. Alors qu'une langue s'apprend d'abord par des situations réelles de communication.”*

L'immersion linguistique, quant à elle, implique une exposition intensive et de longue durée à une seconde langue au cours de la scolarité de l'élève et ce, par l'enseignement de certaines matières dans la langue de l'immersion. Avec un pari gagnant: des enfants qui prennent du plaisir à parler une deuxième langue apprendront encore plus facilement ses subtilités. *“Il est faux de dire que le néerlandais est une langue difficile. On l'écrit presque de la même manière qu'on l'entend, explique le chercheur. Mais ce dont les élèves ont besoin dans un premier temps, c'est de maîtriser des outils pour faire face à une situation. Les corrections grammaticales et les exceptions ne devraient être apprises qu'une fois que l'enfant aura appris à parler.”*

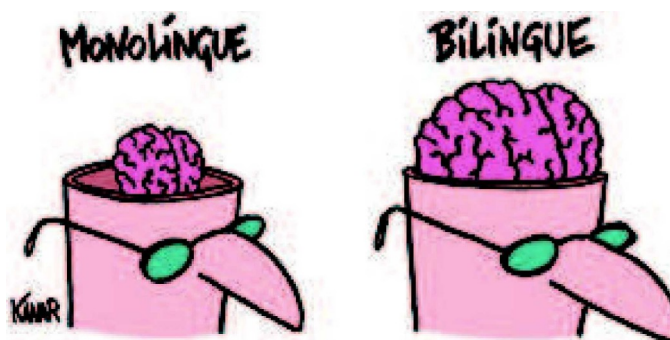
Ouverte en 2015, l'école communale 6 de Molenbeek est une des 135 écoles belges basées sur le principe d'immersion active. Chaque classe de l'école est prise en charge en alternance par deux institutrices. L'une est néerlandophone et ne parlera que néerlandais à ses élèves, tandis que l'autre fera de même en français. Entré en vigueur en 2008, un décret définit quatre moments auxquels l'élève peut entamer cet apprentissage par immersion: la dernière année de maternelle, la troisième année de l'enseignement primaire, la première année de l'enseignement secondaire et la troisième année de l'enseignement secondaire. Pour la directrice, *“le premier objectif de ces classes en immersion est que les enfants brisent la glace et osent parler en néerlandais. Les progrès dans une langue viennent avant tout de l'expression orale.”* Et ce sans sacrifier le français, qui compte pour moitié dans le cursus scolaire en immersion. Et d'insister: *“Ce ne sont pas des cours de néerlandais mais en néerlandais.”*

Gros manque d'enseignants

Une différence qui fait mouche. Mais qui souffre d'une maladie trop chronique pour s'épan-

dre à grande échelle: le manque d'enseignants bilingues. Pour pallier cet écueil, deux hautes écoles bruxelloises, Erasmus hogeschool et Francisco Ferrer, se sont associées pour former des instituteurs bilingues... Des instituteurs qui au terme d'une nouvelle formation un peu allongée décrocheront les deux diplômes: un diplôme de la communauté flamande et un autre de la communauté française. Une fois diplômés, ces nouveaux instituteurs pourront indifféremment donner cours en primaire, dans des écoles en immersion ou dans des écoles des deux communautés. *“Il y a un gros manque d'enseignants bilingues et de profs de langues du côté francophone, donc ce projet-là pourrait répondre à un certain nombre d'attentes”,* explique Alain Wilkin, Directeur à la Haute École Francisco Ferrer. *“Les perspectives également c'est d'ouvrir davantage d'écoles en immersion avec des enseignants mieux formés.”* Pour les enfants, le projet devrait apporter un “plus”: côtoyer de vrais “native speakers”, des enseignants qui vivent un bilinguisme décomplexé, pour qui la langue est un outil et un plaisir. Un “couteau suisse” social, pas une barrière. ✱

“Apprendre une langue à coup de listes de vocabulaire est peu productif.”



Bilinguisme et intelligence

P arler une seconde langue peut changer beaucoup de choses. De l'aptitude à trouver son chemin à Gand, comme l'accès à l'emploi bruxellois. Mais le fait de parler deux ou plusieurs langues a des bénéfices qui vont au-delà de la communication. Le cerveau des bilingues ne fonctionne pas de la même manière que les autres. Il est par exemple beaucoup plus performant dans un environnement bruyant pour trier les différents sons. Il serait aussi mieux protégé contre l'apparition de la maladie d'Alzheimer.

En outre, l'apprentissage d'une deuxième langue augmente les connexions entre différentes régions du cerveau et modifie sa structure et son organisation. Les bambins bilingues font ainsi preuve d'une meilleure capacité linguistique, mais aussi d'une souplesse mentale, d'une mobilité conceptuelle et d'une capacité à résoudre des problèmes plus importantes que chez ceux qui sont monolingues.

À Bruxelles, un mur de langues

Dans la capitale, il n'est pas rare de trouver côte à côte deux écoles, l'une francophone et l'autre néerlandophone, sans aucun contact entre elles.

Ni événements communs, ni collaborations ni échanges de professeurs. Grâce aux coordonnées géographiques de toutes les écoles de la Région de Bruxelles-Capitale, le Groupe du Vendredi, qui se définit comme un think tank de jeunes engagés dans la vie sociale, a constaté qu'un mur de 2 km de long sépare 90 écoles francophones et néerlandophones de Bruxelles. "Les murs sont la réalité quotidienne d'environ 30.000 enfants. Près d'un adulte sur dix de moins de 45 ans qui est allé à l'école à Bruxelles, a été confronté à ces murs communautaires. Les murs répartissent les élèves en deux camps et les empêchent de pouvoir vivre pleinement la diversité linguistique de Bruxelles. Bien entendu, nous n'ignorons pas le contexte historique qui a conduit à

la ségrégation de certaines écoles, mais nous sommes tout aussi convaincus que de telles pratiques devraient aujourd'hui définitivement appartenir au passé", expliquent-ils. Et d'insister: "Il relève de la responsabilité de notre génération de détruire des murs qui divisent les communautés." Depuis la communautarisation, la société bruxelloise a radicalement changé. Bon nombre d'élèves bruxellois sont actuellement originaires de communautés étrangères à la guerre froide linguistique belgo-belge.

Mais la cohésion entre les communautés scolaires bruxelloises bute aussi sur un obstacle purement réglementaire, conduisant à des situations absurdes. "Si une école néerlandophone souhaite organiser la fête de son école avec une école francophone de la rue, elle perd ses subventions. Une personne qui dispose d'un diplôme de philologie romane et d'une agrégation de l'ULB ne peut être nommée dans l'enseignement néerlandophone à Bruxelles. Un diplômé en philologie germanique et agrégé de la VUB ne peut, quant à lui, être nommé dans une école francophone, alors que l'enseignement francophone est confronté à une pénurie de professeurs de néerlandais de qualité." Pour y remédier, la régionalisation de l'enseignement à Bruxelles est une des pistes avancées. Mais l'embauche d'instituteurs bilingues pourrait aussi aider ces écoles à se décroiser.